Lecture des livres VII et VIII Des Caractères.

I. Lecture du livre VII.

Il s'intitule « De la Ville », c'est un livre court et La Bruyère va observer la comédie sociale qui se joue à Paris. Il va dresser le portrait de la société parisienne du XVIIème siècle où chacun se donne en spectacle. C'est une ville où chacun se donne en spectacle dans différents lieux : aux Tuileries, aux Champs-Elysées (le Cour de la reine), Le Louvre.
Le maître mot des parisiens est voir et être vu, c'est la devise des parisiens. On note, dès les premières remarques, l'omniprésence du champs lexical de la vue. Voir remarques 1, 2 et 3. « Observer », « passer en revue », « voir », montrer ». La remarque la plus significative est la remarque 3 qui présente les femmes qui se mettent en scène, qui exhibent leur toilette.
Elles se mettent en scène, il s'agit pour elles « d'apprivoiser le public ». Un public qui est très sévère, aux aguets, qui juge sur les apparences et non sur le mérite, un public souvent moqueur. La ville de Paris est un lieu où on singe la Cour, on imite la Cour. Les remarques 15 et 16 : on note le champ lexical de l'imitation. Mais ce qui est imité, c'est les défauts de la Cour et non les qualités. La Bruyère est particulièrement sévère avec les femmes notamment dans la remarque 16. Il souligne leur fatuité, leur vanité.

Mais, il met aussi en avant la vanité et la cupidité des hommes, les Sannions et les Crispins, qui veulent rivaliser avec la Cour, étaler leur richesse. Ce sont des petits nobles.
Lire les remarques 7, 9 et 10. Ces hommes imitent très mal la Cour et sont ridicules. Ce ridicule est mis en relief dans le portrait en acte de Narcisse (remarque 12).
Narcisse agit de manière mécanique, c'est un pantin. Il ne se rend pas compte de l'absurdité de son existence. La Bruyère souligne la bêtise de ce comportement, remarque 20 « qui considérerait bien le prix du temps, et combien sa porte est irréparable, pleurerait amèrement sur de si grandes misères ».

Dans les fragments 5 à 7, La Bruyère s'en prend aux hommes de robe, c'est-à-dire, les avocats ou les magistrats. Ces hommes veulent égaler les hommes de Cour. Ils sont des copies fidèles, « de très méchants originaux ». Ils sont vaniteux, faux et se méprisent les uns les autres (remarque 5).
Enfin, la galerie des portraits de vaniteux s'enrichit dans le livre VII avec Théramène (remarque 14), Narcisse (remarque 12). Dans ces deux portraits, La Bruyère met ses personnages en scène. Il évoque leurs gestes, leurs habitudes. Deux personnages qui se mettent eux-mêmes en scène. Dans les deux dernières remarques, La Bruyères compare les habitants de Paris à

ceux de la campagne, à la Rome antique. Il souligne le mépris des habitants de Paris et ignore ce qu'est la campagne. Les parisiens ne sont occupés que de futilités. Ils ne savent pas tenir compte de la réalité. Leur but est de voir et d'être vu.

II. Étude du livre VIII : « De la Cour ».

Ne pas oublier d'écouter l'émission sur France Culture épisode 3.

Le livre VIII est un livre important. Il est placé au cœur, qui comporte seize chapitres. La Bruyère organise les chapitres V à X où il va gravir une échelle sociale. Il passe « De la Ville » avec les bourgeois, « De la Cour » avec « les Grands » jusqu'aux « souverain ». La Cour dont parle La Bruyère n'est pas seulement Versailles, mais aussi toutes les courts notamment celle des Contés à Chantilly qu'il connaît bien. Une Cour n'est pas un lieu fixe, c'est une société qui se déplace.

La Cour est un univers, une société avec les codes, fait de règles et de codes, d'étiquettes, des signes. C'est donc un univers de théâtralité, de jeux permanents, de comédie perpétuelle où le masque triomphe.

La Cour est en fait un condensé de l'humanité. C'est un miroir grossissant des travers, des défauts des hommes. Entrer dans la Cour qui est dépeinte par La Bruyère revient très nettement à nous observer. La Cour est donc le monde, lieu de comédie perpétuelle. Citer la remarque 99.
« Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui réjouit que une grâce reçue, ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tout auront disparu de dessus la scène ; il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles, ils s'évanouiront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place ? Quel fond à faire sur un personnage de comédie ! »

Sommes-nous tous des Courtisans ?
Sans doute oui, car même aujourd'hui, les sociétés de Cour sont partout. Il semble aujourd'hui qu'on peut être un courtisan sans appartenir à la Cour. Pour la Bruyère, un courtisans n'est pas seulement un homme qui fréquente la Cour, c'est un état d'esprit. Un esprit de complaisance, de flatterie qu'il exerce (déteste fortement) et duquel il veut s'écarter.
La remarque 53 du livre IX le dit bien.
La notion de courtisan apparaît dès le 16ème siècle puisque aux côtés des Papes, des Rois, des Empereurs, va émerger une figure en politique qui est celle du courtisan. Dès le XVIème siècle en littérature, on va trouver une critique des courtisans (Montaigne), c'est-à-dire de ces serviteurs qui font de zèle. Un courtisan est un être caméléon, c'est un singe qui use de

stratagèmes pour masquer tous ses vices. La Bruyère va scruter leur comportement, leur langage, leurs gestes avec beaucoup de finesse. Les courtisans sont des Pamphiles. Pamphile est d'abord un prénom. En grec, il signifie l'ami de tous, puis désigne aussi les sorcières et les prostituées. Ce prénom a un sens négatif. Il devient, chez La Bruyère, un nom commun par antonomase qui désigne alors le type même du courtisan caméléon, hypocrite que La Bruyère classe ensuite dans une catégorie générale qu'il appelle les Pamphiles. Lire remarque 50 du livre XI.

Pour désigner la Cour, La Bruyère utilise de nombreuses images et joue sur les mots. Les courtisans sont présentés comme des automates, des machines. Ce sont de véritables pantins dépourvus d'esprit, ils ne pensent pas par eux-mêmes et sont en mouvement perpétuel (remarque 19, livre VIII). Cimon et Clitandre sont de véritables machines, toujours en mouvement. Mais le mot « machine » désigne aussi les stratagèmes mis en place par les courtisans, les rouages qui permettent de créer l'illusion. La deuxième image utilisée est celle de la montre car la Cour est un univers où tout est réglé. Mais attention, le terme de montre signifie aussi montrer. Troisième image : La Bruyère utilise une image minérale pour désigner les courtisans (remarque 10, livre VIII). Il joue sur les mots et montre bien que le courtisan est un homme vide, vaniteux, inconsistant « sous le vernis, le tuf ». Le tuf est une pierre extrêmement friable qui souligne ici que le courtisan, sous une apparence est un être vide (voir remarque 83, livre VIII).
ÉLÉMENT À SAVOIR POUR LA QUESTION DE L'ENTRETIEN POUR L'ORAL DU BAC !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Le livre VIII s'ouvre sur un paradoxe. En effet, pour de nombreux français, la Cour représente un idéal, un sommet dans la hiérarchie sociale. Connaître la Cour, fréquenter la Cour, c'est donc faire partie d'une élite vertueuse. Cependant, pour La Bruyère, il s'agit du contraire (Remarque 1 livre VIII). Autrement dit, pour La Bruyère, la Cour est un lieu où règne le vice, le mensonge.
D'ailleurs, dans la dernière remarque du livre VIII, La Bruyère invite à quitter la Cour, à faire preuve de sagesse, il invite à faire preuve de raison, de lucidité et d'intelligence. Être un honnête homme, c'est connaître la Cour pour mieux s'en détacher, c'est ne pas participer à ce bal de vanités.
La Bruyère, pour dénoncer les travers de la Cour, utilise plusieurs armes. D'abord, l'ironie qui consiste à dire le contraire de ce qui l'on pense dans le but de railler. La remarque 74 est à ce titre essentielle. La Bruyère va présenter la Cour comme un pays lointain et il utilise le regard d'un étranger. Par ailleurs, La Bruyère se sert du vocabulaire du théâtre pour souligner les mises en scène constantes des courtisans, leurs artifices, leurs mensonges, leurs masques. Mieux encore, La Bruyère met lui-même en scène ses personnages dans de véritables saynètes pour souligner le ridicule, un peu comme le fait Molière. Dans le livre VIII, le portrait de Théodote (remarque

61) en est un exemple. **La remarque 63 est extrêmement importante. La Bruyère dévoile l'envers du décor, il souligne alors la misère des courtisans, la face sombre de la condition du courtisan. Le courtisan est esclave, aliéné de sa condition. La Cour devient alors une maladie. Cette aliénation est soulignée dans les remarques 60 et 70 à 72 du livre VIII mais aussi dans le portrait de Straton (remarque 96). Le tout de La Bruyère, dans les Caractères, n'est pas seulement d'observer les mœurs de son temps, il dévoile l'envers du décor.**

Remarque :
Livre VII :
1 : Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille, et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort ; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

2 : Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite, et le fait plus tôt remarquer.

3 : Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il croit l'avoir.

5 : Si l'on ne le voyait de ses yeux, pourrait-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnaie met entre les hommes ?
Ce plus ou ce moins détermine à l'épée, à la robe ou à l'Eglise : il n'y a presque point d'autre vocation.

7 : Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru » ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

9 : Un homme est laid, de petite taille, et a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille : « Il a cinquante mille livres de rente. » Cela le concerne tout seul, et il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux ; si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

10 : Un projet assez vain serait de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule ; les rieurs sont de son côté.

12 : Je vais, Clitiphon, à votre porte ; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ni votre client ni

votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière. Je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux, qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous parafez. Je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui, ou non. Voulez-vous être rare ? Rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible ; je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant ; passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne saurait apprivoiser ; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : que dis-je ? on ne le voit point ; car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on le voit plus. L'homme de lettres au contraire est trivial comme une borne au coin des places ; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade : il ne peut être important, et il ne le veut point être.

14 : Les P. T. S. nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre : l'on commence par le mépris, à cause de leur obscurité ; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, et on les respecte ; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

15 : Sosie de livrée a passé par une petite recette à une sous-ferme ; et par les concussions, la violence, et l'abus qu'il a fait de ses pouvoirs, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade. Devenu noble par une charge, il ne lui manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige.

16 : Arfure cheminait seule et à pied vers le grand portique de Saint, entendait de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur qu'elle ne voyait qu'obliquement, et dont elle perdait bien des paroles. Sa vertu était obscure, et sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le huitième denier : quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle

n'arrive à l'église que dans un char ; on lui porte une lourde queue ; l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place ; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ni le moindre geste. Il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser ; tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

20 : Dorus passe en litière par la voie Appienne, précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui détournent le peuple et font faire place ; il ne lui manque que des licteurs ; il entre à Rome avec ce cortège, où il semble triompher de la bassesse et de la pauvreté de son père Sanga.

Livre VIII :
1: Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

10 : La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

19 : Ne croirait-on pas de Cimon et de Clitandre qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'Etat, et que seuls aussi ils en doivent répondre ? L'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourrait les représenter exprimerait l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, saurait peindre le mouvement. On ne les a jamais vus assis, jamais fixes et arrêtés : qui même les a vus marcher ? on les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part : ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine ; ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et longtemps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les Satellites de Jupiter, je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le prince, mais ils l'annoncent et le précèdent ; ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans ; tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril. Leur profession est d'être vus et revus, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux, et si utile à la république. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer ; il ne leur manque aucun des talents nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés et alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenants, légers et précipités. Le dirai-je ? ils portent au vent, attelés tous deux au char de la Fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

60 : Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée, ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour

entendre, ni d'esprit pour connaître et pour juger, qui n'est recommandable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

61 : Théodote avec un habit austère a un visage comique, et d'un homme qui entre sur la scène ; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage. Il est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux ; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : Voilà un beau temps ; voilà un grand dégel. S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes ou à se saisir d'un papillon : c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, et qui ne mérite pas qu'on s'en remue ; il la traite sérieusement, et comme quelque chose qui est capital ; il agit, il s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison ; elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur ; ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit ; ils montent l'escalier d'un ministre, et ils en descendent ; ils sortent de son antichambre, et ils y rentrent ; ils n'ont rien à lui dire, et ils lui parlent ; ils lui parlent une seconde fois : les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption ; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connaissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur, et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais sa passion a moins d'éclat ; il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement ; il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paraît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnaissance. Si la place d'un Cassini devenait vacante, et que le suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuierait sa demande, il le jugerait digne de cette place, il le trouverait capable d'observer et de calculer, de parler de parélies et de parallaxes. Si vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages, et je vous dirais : « Lisez et jugez. » Mais s'il est dévot ou courtisan, qui pourrait le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerais plus hardiment sur son étoile. Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance ; vous serez placé, et bientôt ; ne veillez plus, n'imprimez plus : le public vous demande quartier.

63 : Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels. Qui croirait que l'empressement pour les spectacles, que les éclats et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels couvrissent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses ?

70 : L’esclave n’a qu’un maître ; l’ambitieux en a autant qu’il y a de gens utiles à sa fortune.

72 : De tous ceux qui s’empressent auprès des grands et qui leur font la cour, un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des vues d’ambition et d’intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sotte impatience de se faire voir.

74 : L’on parle d’une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l’on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s’enivre que de vin : l’usage trop fréquent qu’ils en ont fait le leur a rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l’eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu’elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu’elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l’endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n’est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers, qu’ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu’on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples d’ailleurs ont leur Dieu et leur roi : les grands de la nation s’assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu’ils nomment église ; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu’ils appellent saints, sacrés et redoutables ; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l’on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l’esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment ; il est à quelque quarante-huit degrés d’élévation du pôle, et à plus d’onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

83 : La cour n’est jamais dénuée d’un certain nombre de gens en qui l’usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d’esprit, et suppléent au mérite. Ils savent entrer et sortir ; ils se tirent de la conversation en ne s’y mêlant point ; ils plaisent à force de se taire, et se rendent importants par un silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes ; ils payent de mines, d’une inflexion de voix, d’un geste et d’un sourire : ils n’ont

pas, si je l’ose dire, deux pouces de profondeur ; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf.

96 : Straton est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman : non, il lui manque le vraisemblable. Il n’a point eu d’aventures ; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais : que dis-je ? on ne rêve point comme il a vécu. Personne n’a tiré d’une destinée plus qu’il a fait ; l’extrême et le médiocre lui sont connus ; il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune : rien ne lui est échappé. Il s’est fait valoir par des vertus qu’il assurait fort sérieusement qui étaient en lui ; il a dit de soi : J’ai de l’esprit, j’ai du courage ; et tous ont dit après lui : Il a de l’esprit, il a du courage. Il a exercé dans l’une et l’autre fortune le génie du courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être et plus de mal qu’il n’y en avait. Le joli, l’aimable, le rare, le merveilleux, l’héroïque ont été employés à son éloge ; et tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque, mêlé, enveloppé ; une énigme, une question presque indécise.

99 : Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue, ou ce qui s’attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s’avance déjà sur le théâtre d’autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles ; ils s’évanouiront à leur tour ; et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place. Quel fond à faire sur un personnage de comédie !